

Le son, c'est toujours de la musique...

RENCONTRE AVEC PAULE DU BOUCHET

La directrice du département Gallimard Jeunesse Musique a aussi été présidente de la commission livres audio du Syndicat national de l'édition jusqu'en 2019. Elle partage ici avec nous ses expérience et expertise...

Nous avons beaucoup discuté à la rédaction : la musique... quelle place devait-elle tenir dans notre tour d'horizon des nouvelles pratiques et offres de son ?

J'en reviens aux fondamentaux : il n'y a pas pour moi d'un côté des enregistrements avec de la musique et de l'autre côté des enregistrements de voix, sans musique. L'éducation au sonore dès le plus jeune âge passe par des histoires qu'on raconte, par des comptines, des histoires qu'on chante, par de la musique sur laquelle on chante ou pas... Il y a une forme d'interaction entre la musique et la voix. La voix appelle la musique et la musique appelle la voix. Et les deux renforcent la notion d'histoire : et cela mène vers la lecture.

La musique et le langage articulé sont de même nature, mais dans deux registres différents. Comme les mots, la musique est un langage, mais son sens est plus immédiat, ne requiert ni vocabulaire ni syntaxe. Débuter par de la musique, c'est juste suivre la pente naturelle des compétences de l'enfant. Cela l'amènera, plus tard, aux subtilités du sens, aux variations syntaxiques. Toute une pédagogie de l'évolution des compétences peut ainsi se « mettre en musique », c'est le cas de le dire !

Comment cette conception de l'éveil de l'enfant se traduit-elle chez l'éditrice que tu es, conception peut-être renforcée par tes expériences de musicienne et d'autrice ?

Si on veut suivre un ordre chronologique, répondant à l'évolution des compétences de l'enfant : dans le catalogue Gallimard Jeunesse, en un premier temps, il y a les petits imagiers sonores. Les puces permettent au tout-petit de déclencher lui-même des sons, au moment - pile ! - de l'apprentissage du langage. Ensuite, il y a les contes lus, souvent accompagnés de musique. C'est un continuum organisé. Pour arriver au livre lu lui-même, « à sec », sans accompagnement musical, il y a tout un parcours : il y a en tout premier lieu la référence au parent qui lit, jusqu'à l'attention de l'enfant qui se développe et écoute tout seul, en passant par le stade très important où l'enfant « perçoit », « devine » le sens par le truchement du son, de la voix ou de la musique.

Peux-tu illustrer ce continuum en t'appuyant sur un titre que tu as fait paraître ?

Ce qui va vers la compréhension et l'intelligence d'une histoire, c'est la capacité à mettre en relation des couleurs, des images, du son, du bruit. Tous les sens mobilisés ont la même valeur et ten-

dent vers la même chose : l'éveil de l'enfant. Ceci repose sur sa capacité à mettre en rapport des sensations apparemment très différentes, mais qui s'éclairent les unes par les autres.

Avec la collection des « Coco », le propos initial est de montrer à l'enfant qu'on peut raconter une histoire de plusieurs manières : avec des mots écrits, avec des images, avec des instruments de musique, avec des bruitages. Et que tout ça a autant de valeur. Que tout cela mis ensemble raconte une certaine histoire. Mais chacun de ces éléments que tu vois, entends et ressens, est un langage en soi. C'est aussi une manière, très importante, de donner à l'enfant confiance en lui-même, à son imagination, au stade particulier de compréhension où il se trouve à ce moment-là.

Mettre des mots sur du son n'est pas toujours une chose aisée, quels mots mettrais-tu sur cet accord ?

Un son est comme une pâte à modeler : du jaune et du bleu, ça fait du vert. Pour les imagiers, un son est évidemment pensé en accord avec l'image et le mot ou une phrase toute simple. Il faut que le tout arrive à exprimer une impression, une harmonie particulière.

Le frein, un temps constaté à l'écoute de textes littéraires par les adultes, regardée comme une sous-lecture, révélait l'oubli de toute une tradition orale. En jeunesse, où raconter à voix haute ne s'est jamais perdu, ce tabou n'a jamais existé...

Tout à fait. Chez Gallimard Jeunesse, quand on a commencé à faire du livre-audio, au sens où on l'entend aujourd'hui, au milieu des années 2000, on s'appuyait sur le succès jamais démenti des disques microsillons, des cassettes.

Le livre audio a toujours été réputé être à la fois une façon de faire lire des enfants qui ne savaient, ne pouvaient, ne voulaient pas, et, en deuxième temps, les amener à la lecture. Ça a toujours existé. Il n'y avait jamais eu cette idée négative de « niche » pour personnes malvoyantes qui a existé un temps dans la sphère adulte.

Dans quel contexte est né le département Gallimard Jeunesse Musique en 1998 ?

On était à l'époque du boom du documentaire accessible à tous et quel que soit le sujet. Mon constat de départ était qu'on pouvait parler d'à peu près tout et le montrer, sauf de la musique, puisqu'on ne pouvait pas en faire entendre. Je suis partie de là : faire écouter de la musique. Puis il m'a fallu trouver une économie en termes de fabrication et commercialisation, et d'un point de vue éditorial à l'adresse d'usagers en quête d'innovation.

Côté adultes, l'audio lecture a progressé avec l'explosion des usages numériques : avec la 4G et la démocratisation du smartphone vers 2017, permettant notamment une écoute nomade. Y a-t-il eu alors un nouvel essor en jeunesse ?

Il y a eu effectivement à la fois un effet de notoriété et un basculement du côté des pratiques dématérialisées autorisant une écoute nomade généralisée. Mais, là, on parle de ventes et de pratiques. Je ne pense pas que cela ait tellement bouleversé les choses en jeunesse : il y a juste eu une offre de supports plus large, mais l'usage existe depuis longtemps. C'est plutôt en s'appuyant sur cet usage-là que les choses se sont généralisées pour les jeunes adultes puis les adultes.

La voix du comédien joue comme un « exhausteur de littérature » auprès des adultes, as-tu écrit. Chez les plus jeunes que peut-elle induire ?

Bien restituer une histoire, c'est, pour la personne qui lit, parvenir à donner l'impression qu'elle est en train d'inventer l'histoire. Le comédien peut, à son choix, « lire » ou « jouer », mais dans tous les cas, il faut qu'il incarne le récit et qu'il parvienne à communiquer à l'auditeur ses propres émotions.

Comment travaillez-vous les bruitages ?

Pour les imagiers sonores à puces – un label et un marché énorme – les sons proposés sont de nature différente que pour les romans audio. Lorsque l'on veut quelque chose de très précis, nous partons de sons originaux : fabriqués avec des ingénieurs son. Les bruitages peuvent aussi émaner des « banques de sons » existantes. Ensuite, il y a toujours tout un travail de post-production en studio.



↑
Coco et les pompiers, texte de Paule Du Bouchet, dit par Marion Stalens, musique de Marie-Jeanne Séréro, ill. Xavier Frehring, Gallimard Jeunesse Musique, 2002 (Coco le ouistiti).



↑
Mon imagier sonore, ill. Olivier Tallec, Gallimard Jeunesse Musique, 2010.

Que penses-tu de l'explosion des podcasts ? Est-on vraiment dans « l'ère de l'audition » évoquée entre autres par le Labo de l'édition¹ ?

Il y a une multiplication d'innovations intéressantes comme de choses sans aucun intérêt parce que ça marche mieux.

Nous sommes effectivement dans une ère du sonore parce que nous sommes malheureusement beaucoup moins dans une ère de la lecture et beaucoup plus dans une culture du zapping. Le son vient se substituer à la lecture : à l'attention, au calme et à la concentration que cela requiert.

Le média sonore est, cela dit, un puissant vecteur d'apprentissage pour un enfant jeune, qui du coup, apprend sans s'ennuyer. Écouter une histoire, c'est aussi la « lire » sans à nonner sur un livre. Pour les plus jeunes, écouter un livre, c'est déjà entendre la langue, entendre un texte écrit et comprendre qu'un texte écrit, ça peut être vivant. Et si c'est vivant quand on l'entend, ça peut être vivant quand on le lit tout seul.

Le livre audio peut aussi permettre aux plus grands de découvrir tout un corpus culturel qui est important et dont ils se sont de plus en plus dissociés, dont les écrans les tiennent de plus en plus à l'écart.

En outre, toute cette littérature sonore pour la jeunesse sur supports fermés redonne aux parents une maîtrise sur l'activité, contrairement à la jungle qu'est Internet.

N'est-on pas aussi entré dans un usage très fonctionnel du temps ? Donner un roman audio à son enfant, n'est-ce pas avoir la paix, tout en se disant que par la même occasion, on l'autonomise ?

Oui, mais cela a toujours été le cas. On sait depuis toujours que l'écoute calme et éveille les enfants à la fois. Et quand on nous mettait le microsillon *Pierre et le loup*, c'était déjà pour avoir la paix ! ●

Propos recueillis par Anne Blanchard

1. *L'Ère de l'écoute. Opportunités et stratégies de l'audio*, LINCC et Labo de l'édition, Paris & Co, 2019. Paris & Co, agence de développement économique et d'innovation de la Ville et de sa métropole, soutient notamment LINCC, incubateur de start-ups des secteurs numérique, médias, culture et le Labo de l'édition.

Écoutez la captation d'une séance d'enregistrement d'un livre audio édité chez Gallimard Jeunesse Musique

